

Regards persans

L'Iran est une terre de photographie. Malgré les tabous moraux et les difficultés pratiques, des artistes, et parmi eux nombre de femmes, s'emparent de leurs boîtiers pour capturer leur réalité, quotidienne ou fantasmée.

par Yann Mens



Gohar Dashti. *La lente déchéance*, 2010.

Un regard cruel sur les fatigues de l'âme, les déchirements intimes au cœur des couples ou des familles, toutes les névroses des individus dans une société qui, longtemps, a souffert en silence. Le sang partout fait tâche, tantôt discret, tantôt plus envahissant, dans les dérangeants détournements du quotidien, mis en scène par Gohar Dashti dans cette série.

Point d'iconographie révolutionnaire triomphante, ici. Pas davantage de dirigeants religieux en prière. De président à la tribune. Ou de foules en colère. Pour une fois, ce n'est pas nous qui regardons l'Iran de loin, avec les *a priori* qui parfois limitent notre champ visuel. C'est lui qui s'observe, de tout près, mais nous pouvons le voir quand même. Car c'est à travers les yeux de ses

**Shadi Ghadirian. Série
Like Every Day, 2000.**

Ceci n'est pas un voile. A ceux qui lui ont reproché d'avoir détourné un symbole religieux ou souillé la réputation de la femme musulmane, la photographe Shadi Ghadirian a fait remarquer qu'ils n'avaient peut-être pas vu le principal objet sur cette image. Car la louche traduit, ici, le sentiment qu'une femme comme elle peut ressentir lorsqu'après son mariage elle se trouve cantonnée au rôle de ménagère.



artistes, et plus précisément de leurs objectifs, qu'il se scrute dans le beau livre (1) que les éditions Loco et la *Silk Road Gallery* de Téhéran consacrent à la photographie iranienne de ces dix dernières années.

Anahita Ghabaian Etehadieh, qui dirige l'ouvrage, a créé fin 2001 cette première galerie exclusivement consacrée à la photographie dans son pays. Une discipline qui en Iran n'a pris une dimension artistique que depuis un demi-siècle environ. « Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, le monarque de l'époque, Nasir al-Din Shah, avait recruté quelques photographes pour saisir la vie de son palais, observe la galeriste, et ils ont réalisé des œuvres parfois brillantes, proches de l'art, tels ces portraits de femmes, dans le harem royal, mises en scène comme dans un théâtre. Mais de manière générale, et contrairement à l'Europe où le mouvement surréaliste notamment lui a donné une place essentielle, la photographie n'a été en Iran qu'un simple outil, pour la presse par

exemple ou pour fixer des souvenirs de famille, jusqu'au début des années 1960 ». C'est alors qu'un groupe de photographes, dont Ahmaad Ali est le précurseur, lui fait sauter le pas vers la création artistique. Une création qui à la différence de la peinture n'est encombrée d'aucune tradition visuelle en Iran, estime Anahita Ghabaian Etehadieh. Pas même celle de la miniature, discipline persane par excellence (*lire p. 72-73*).

La pointe de l'iceberg

De fait, aujourd'hui, comme le montre l'ouvrage des éditions Loco, organisé par thèmes (la vie, la ville, la terre, la guerre), l'inspiration des photographes iraniens s'exprime dans une infinie variété de styles. Certains transcrivent à leur manière personnelle, parfois crue, une réalité sociale clairement située, à l'instar des saisissantes images de femmes SDF de Tahmineh Monzavi. Ou ils explorent l'espace urbain qui les entoure, tel Arash

Fayez. D'autres sondent les méandres de la psychologie, humaine, comme dans les mises en scène de Ali & Ramyar. D'autres encore se consacrent à des recherches plus spécifiquement graphiques, tel Mehrdad Afsari ou Sasan Abri.

Quelle que soit leur patte, la vie des photographes iraniens n'est pas un chemin de roses. Et d'abord pour des raisons économiques : « Si les expositions dans une galerie comme la nôtre attirent un public nombreux de connaisseurs, poursuit Anahita Ghabaian Etehadieh, les collectionneurs sont très rares en revanche. Et la presse ne publie pratiquement pas de photos d'art. Beaucoup de créateurs ne vivent donc pas de leur passion et doivent exercer un second métier, d'autant que le coût du matériel ne cesse d'augmenter ». La reconnaissance d'un photographe à l'étranger, lorsqu'une de ces œuvres est achetée par un grand musée américain ou européen par exemple, constitue un atout pour acquérir une notoriété nouvelle dans son propre pays. Et à cet >



Nasrin Talebi. *Iranshar*, 2010.

Des embryons de villes ont surgi dans des paysages désertiques d'Iran pour absorber la population urbaine en pleine croissance. Ces cités nouvelles, comme perdues au milieu de nulle part, que la photographe Nasrin Talebi dépeint vides de tout être humain, sont de perpétuels chantiers, peuplées de squelettes d'immeubles mais souvent privées d'équipements sociaux ou de commerces. De tout ce qui fait la vie d'une ville, en somme.

> égard, les femmes photographes, nombreuses parmi les artistes sélectionnés par Anahita Ghabaian Etehadieh et ses coauteurs, bénéficient en Occident d'un préjugé parfois plus favorable que leurs collègues masculins.

Photographes et galeristes doivent aussi toréer avec les interdits qui pèsent en Iran sur l'utilisation publique de l'image, notamment celle des corps. Du coup, les artistes n'exposent pas toujours l'ensemble de leur œuvre. Il leur faut aussi, sur des sujets délicats, recourir à des symboles et des métaphores visuelles, toutes références subtiles mais immédiatement compréhensibles pour un public iranien.

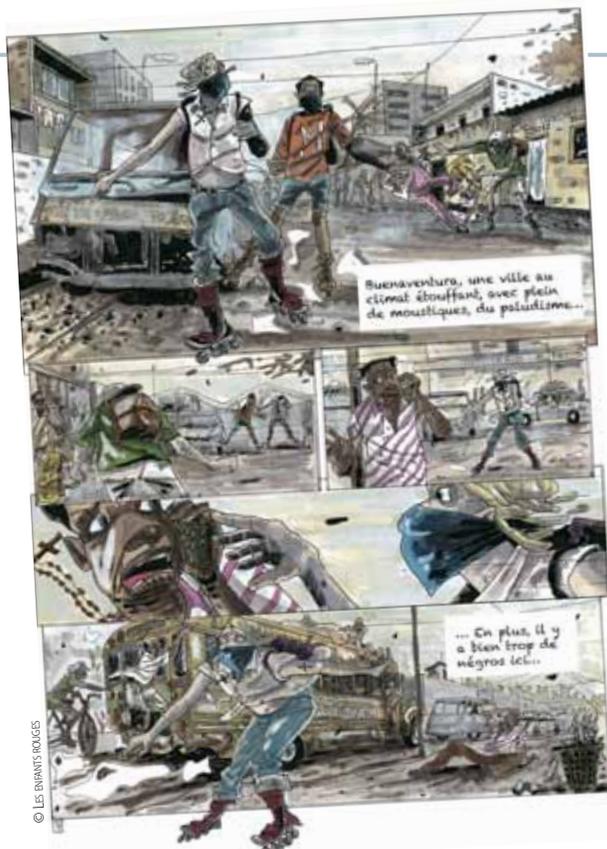
Prochaine étape pour Anahita Ghabaian Etehadieh et ses complices : la publication d'un livre consacré à la photographie documentaire iranienne. Un courant qui s'est largement développé à la faveur des événements qui ont secoué le pays. La Révolution de 1979 bien sûr, mais aussi la très meurtrière guerre Iran-Irak (1980-1988). La galeriste le sait, elle qui en a déjà exposé certaines à la Monnaie de Paris en 2009 : il y a dans les archives des photographes iraniens qui ont observé les réalités de leur pays des œuvres exceptionnelles et parfois inédites. ✨

(1) *La photographie iranienne, Un regard sur la création contemporaine en Iran*, sous la direction de Anahita Ghabaian Etehadieh, Loco-Silk Road Gallery, 2012, 192 p., 32€

Gohar Dashti. *La vie de tous les jours et la guerre*, 2008.

Gohar Dashti est née en 1980, l'année où l'Irak a attaqué l'Iran. Elle n'avait que huit ans quand le conflit a pris fin. Mais comme beaucoup d'Iraniens, son esprit reste aujourd'hui marqué par les effets de la guerre, par sa présence dans la vie de tous les jours que ses images composées comme celles d'un film d'action figé, aux personnages hiératiques, racontent à leur manière décalée.





Noire Colombie

Raconter en bande dessinée la réalité d'un pays dans lequel ils n'ont jamais mis les pieds. Tel est le défi relevé par Edimo, scénariste installé en France et Fati Kabuika, dessinateur congolais.

La bande dessinée africaine a du mal à franchir les océans. « La Chiva Colombiana » (1) réussit pourtant la gageure de traverser deux fois l'Atlantique. Dans un sens, pour dénicher une idée de scénario en Amérique du Sud. Dans l'autre, pour se faire éditer en France.

Au départ de l'aventure, le scénariste Christophe Ngalle Edimo, déjà auteur de « Malamine, un Africain à Paris » chez le même éditeur (Les Enfants Rouges) se lie d'amitié avec un dessinateur colombien et lui fait visiter son pays, le Cameroun. Le Latino-Américain, métis afro-européen, y voit même un air de famille avec sa terre natale. Dès lors, un projet d'album, dont l'histoire se passe en Colombie, naît entre les deux comparses.

Mais le Latino-Américain doit abandonner l'affaire. Installé en France, Christophe Ngalle Edimo poursuit seul le scénario. Et c'est un jeune dessinateur

congolais, Fati Kabuika, contacté à travers l'association BD Kin Label, qui va le mettre en images.

Deux Africains, dialoguant par-dessus les frontières, racontent ainsi, sans avoir mis les pieds dans le pays mais avec l'aide vigilante d'amis colombiens, une histoire tragique qui voit une bande de jeunes de Buenaventura, auteurs de petits larcins, glisser dans le trafic de drogue, plus lucratif que le vol à la tire et surtout plus sanglant. Un *business* dans lequel, en Colombie, sont impliqués aussi bien des paramilitaires d'extrême-droite que la guérilla d'extrême-gauche des FARC.

L'un des mérites de cet album surprenant est de lever, à travers une intrigue à la fois sombre et sentimentale, le voile sur les préjugés raciaux en Colombie entre Blancs, Indiens et Noirs. **Y.M.**

(1) En librairie dès le 8 mars : *La Chiva Colombiana*, par Edimo et Fati Kabuika, Les Enfants Rouges, 2012, 112 pages, 18 €.

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DES DROITS DE L'HOMME DE PARIS

6 > 13 MARS 2012

CINÉMA LE NOUVEAU LATINA

20, rue du temple - Paris 4ème - Métros Hôtel de Ville et Rambuteau

29/02 CINÉMA DU PALAIS / CRÉTEIL
 01/03 CINÉ 104 / PANTIN
 02/03 CINÉMA GEORGES MÉLIÈS / MONTREUIL
 05/03 LES CINOCHES / RIS-ORANGIS
 09/03 CENTRE WALLONIE-BRUXELLES / PARIS

www.festival-droitsdelhomme.org

ALLIANCE CINE

En partenariat avec

Secours Catholique Réseau mondial Caritas